

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 16 (1986)
Heft: 2

Rubrik: Nouvelles, récits, poèmes... : la mascotte

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



PIERRE-PHILIPPE
COLLET

La Mascotte

Le maigre public s'était levé sans presque applaudir. Il regagnait les vestiaires. Mes camarades se dirigeaient vers leurs chambres qui leur tenaient lieu de loges. Ils avaient pris leur parti de la grisaille.

En 1937, je n'avais pas vingt ans. Du fond de son lit où l'avait précipité son infarctus, Mirvan, l'acteur fameux et aujourd'hui oublié, m'avait confié sa troupe. Nous étions en tournée. Les deux accidents — car l'un a provoqué l'autre — se sont produits près de Genève, dans le bourg de Carouge où nous avions loué une chapelle désaffectée pour donner nos représentations.

Une caisse qui tombe d'un camion. Une statue éclatée au sol. Mirvan qui se précipite, qui écrase entre ses doigts des déchets de plâtre. Mirvan qui se redresse, qui tente de prendre appui sur l'un de nous, Mirvan qui fait une révérence terrible à ce qui a été son buste et s'écroule lourdement. L'ambulance, l'hôpital, la chance manifestement envolée: nous nous retrouvions abandonnés à nous-mêmes.

J'avais accepté dans l'été 1936 de prendre place dans cette troupe ambulante dont la moyenne d'âge devait se situer dans les soixante ans! J'avais du temps et il m'avait plu de rôder mon métier avec ces acteurs sans renom — Mirvan avait perdu le sien — mais enthousiastes, et de me frotter à leurs difficultés quotidiennes. Nous passions huit jours ici, quinze jours là à jouer du Labiche, du Courteline, plus rarement du Feydeau que notre manque d'adresse rendait bancal. Tant que nous avions transporté dans nos caisses le précieux buste en plâtre, cela n'avait pas été si mal. C'était notre mascotte. Par ailleurs, nous ne chipotions pas la qualité d'un succès et, quant à moi, j'appréciais le courage bonhomme de mes camarades, heureux de vivre et de faire rire.

J'avais pu obtenir que la chapelle de Carouge nous fût louée — pas trop cher — pendant quelques semaines et nous nous étions installés. Nous avions allongé des guirlandes, peint

des affiches, repris nos textes, resserré la mise en scène et attendu le public. Nous l'attendions toujours. Nous étions persuadés que tout venait du buste brisé.

Ce soir-là, je m'attardai dans les coulisses, me plaisant au luxe de nos décors peints. Un projecteur resté allumé prêtait à une balustrade entreposée un relief étonnant. On eût dit que ce faux balcon donnait sur une vraie nuit de mai, parfumée, habitée de jolies femmes. Plus loin, l'ombre ouatée de poussière agrandissait l'espace. Des pans de murs obliques, des portes légères, des fenêtres fragiles créaient pour moi la ville fantôme dans laquelle j'aimais déambuler. Je pouvais rester longtemps à contempler un coin de salon, un arbre peint, un fauteuil d'un autre siècle. Je levai la tête et m'amusai à examiner dans un miroir poussiéreux ces objets mis à l'envers, ce désordre de toiles gondolées, ces échappées sur le plateau désert. Soudain parut dans la glace un visage. Le front dégarni, les pommettes saillantes, la lèvre pincée dans un sourire énigmatique... Je me retournai d'un coup. Cocteau finissait d'enjamber un tapis roulé et sa main baguée décrivait un cercle: il avait manqué perdre l'équilibre. Cocteau dans ce pseudo-théâtre! J'étais ravi de l'avoir vu arriver par le miroir, c'était tellement sa façon à lui de passer d'un monde dans l'autre. Sa main esquissa encore un geste ou deux contre le vide, contre un esprit ou une toile d'araignée, puis il vint à moi. Il paraissait essoufflé.

— Je viens de traverser bien des espaces pour vous retrouver, monsieur. Je restai muet de stupéfaction. Il sembla n'y pas prêter attention. On eût dit que de toujours notre rendez-vous dans ces coulisses était inscrit quelque part.

— J'aime votre théâtre.

— Il est bien modeste. Et il ne m'appartient pas.

— J'aime votre troupe.

— Quelle surprise, monsieur Cocteau...

— Je me suis échappé d'un cercle d'amis. Je marchais pour apaiser une migraine, quand j'ai vu votre espèce de... d'église, flanquée d'affiches, et ce... cet esprit du théâtre que l'on sent autour d'une scène.

Pensait-il à cette atmosphère de fête que dégage tout théâtre vieillot ou voyait-il autre chose? Il prenait des égards vis-à-vis de l'espace, comme s'il y côtoyait des personnages, comme si les ressuscités de Labiche hantaient encore ces lieux. Ses yeux allaient partout, voyaient des spectres. En passant devant le projecteur, il ne put s'empêcher de lancer sa main en étoile, qu'il couvrit de l'autre: un spectacle d'ombres chinoises se dessina sur le revers d'une toile. Une petite scène bizarre de fantasmagorie, un jeu rapide et cruel: une main venait d'assassiner l'autre. Il s'excusa d'un sourire.

— J'ai assisté aux dernières répliques de votre Labiche. C'était parfait. Moi, je pensai à sa pièce «Les mariés de la Tour Eiffel», dont tous les effets étaient des coups de fusil à côté de nos surprises à grosses ficelles. Son langage tuait Labiche et tout son siècle. Son jeu avait fait sauter les décors dans lesquels, nous autres, nous nous appliquions encore. Je me demandai s'il se moquait.

Je cherchai une parole d'excuse quand il me devança:

— Ne modifiez rien à votre mise en scène. Tout cela est soigné, lustré comme un vieil habit aimé. Vos gens ont cent ans. Ce sont des ombres, monsieur, des ombres. C'est la seule chance pour Labiche et consorts de survivre: il faut jouer cela dans les courants d'air d'un théâtre d'époque, avec des coulisses, des portes qui ferment mal, des conventions de toutes sortes. Ah! ces gaietés, dans le texte! Ces clins d'œil au public, aussi discrets que si vous alliez vous asseoir sur ses genoux...

— Cela est dépassé.

— Il faut toujours rattraper la mode. Moi, je fais mes affaires, j'écris une histoire fantastique sur un thème grave. Je travaille d'arrache-pied à cette machinerie infernale*. Pendant ce temps, vous sauvez le vieux théâtre rouge et or. Faites survivre le vaudeville. Une forme ne doit pas en tuer une autre!

Il m'avait pris par le coude et m'entraînait vers la sortie, moi vêtu d'un frac 1900, car j'avais tenu le rôle de Dardenneuf dans *Mon Isménie*. Je ne pro-

* Cocteau travaillait à cette époque à ses *Chevaliers de la Table ronde*. (Réd.)

testai pas et nous sortîmes, le vieux jeune homme entraînant dans son village ce personnage d'autrefois. Il discourait, sans se soucier des passants. La soirée était douce et les lampadaires, à défaut de la lune perchée trop haut, faisaient vivre mon habit ancien aussi bien que la veste du poète le plus moderne. Nous déambulâmes jusqu'à une petite place à la française, une place de chaises légères et de lumière retenue par une sombre fontaine et des marronniers centenaires.

Cocteau m'arrêta et nous découvrîmes ensemble le prodige: ma troupe, au lieu de s'en aller coucher, s'était rassemblée là pour boire et chacun avait gardé son costume, son grimage, son allure. De dos, Vancouver, le petit bourgeois vert olive. En face de lui, sa fille, vingt-quatre ans, mais notre Isménie à nous en avait bien quarante. Une perruque agressive était là pour gommer dix bonnes années et il lui avait été recommandé d'élargir au maximum son sourire, ce qu'elle fit si bien qu'il en était resté une grimace. A gauche, Galathée, la tante, la vieille fille aux mains sèches qui tirait les ficelles et faisait dire oui à la tête de Vancouver quand ce dernier voulait dire non. Deux ou trois personnages sans emploi étaient en civil, notamment Paul Justin. Ancien repris de justice, non sans talent pour le théâtre, il était souvent hors de la distribution, les auteurs ayant omis d'écrire pour son physique particulier. Il était alors régisseur, souffleur, administrateur. Ou il disparaissait, reprenant probablement contact avec le milieu, faisant peut-être un mauvais coup ici ou là. Puis il nous revenait, assagi, plein de bonnes intentions et de passion pour les planches.

Vancouver levait les bras au ciel, comme s'il se fût agi de conserver son Isménie alors que son prétendant de malheur, Dardenbœuf, était agrippé au bras de Cocteau et ne songeait guère à lui ravir sa fille.

Galathée, avec l'expression qu'elle avait sur les planches, rompit net ce discours et frappa sur la table. Je l'entendis nettement répéter: «Allez vous faire pendre avec votre mascotte!» Isménie s'ébroua dans de vraies larmes et reprit ses quarante ans pour dire: «Mais que deviendrons-nous?» Puis le brouhaha des paroles enchevêtrées m'empêcha d'entendre la suite.

Un cercle de badauds s'était formé, qui nous salua en s'entrouvrant. Ces gens s'imaginaient je ne sais quelle comédie gratuite que nous allions leur donner et attendaient patiemment.

Cocteau me chuchota:

— Il ne m'arrive que des prodiges comme celui-ci. Et après, les journalistes m'en veulent! Prenez garde que l'on ne me photographie pas à votre bras, devant vos camarades d'autrefois.

Un éclair de magnésium figea son expression étonnée.

— Trop tard! Tant pis pour moi. Mes comédiens s'étaient levés. Je les présentai à Jean Cocteau. Cela ne sembla pas les frapper. Ils se rassirent et se turent. Cocteau avait dû comprendre que quelque chose de grave se passait car son visage se parchemina, ses yeux se fendirent, ses mains, sur la table, s'apaisèrent: il était toute attention. Alors, il ne lui fallut pas trop de tout son génie pour démêler, dans les explications les plus embrouillées, lancées toutes à la fois, l'objet de leur inquiétude. On lui parlait de salles vides, du buste cassé, de mascotte, de malchance, de destin contraire. Moi qui connaissais l'histoire, je voulus la lui expliquer. C'était inutile, déjà il levait un doigt, on se tut, il parla. Lui aussi croyait aux mascottes. Ce qui nous était arrivé était regrettable mais il fallait parer le coup, trouver une autre mascotte, et vite. Je l'interrogeai du regard.

— La superstition? Mais mes enfants, être superstitieux, c'est se mettre en règle avec les impondérables. Tenez, moi, j'ai la superstition du chiffre 7. Eh bien, cette année, nous sommes en 1937. Et je crois fermement que cela va être pour moi une année à prodiges. Votre curieuse assemblée (il déplaça sa main comme pour une bénédiction et la bague lança un éclair) me prouve que je suis dans le vrai.

Tous l'applaudirent. On allait recommencer, trouver un objet à quoi s'accrocher et tout irait bien à nouveau. Cocteau eut l'air traqué. Il porta ses mains à ses oreilles, dans un geste de mécontentement et pourtant ses yeux riaient. La gloire est un orage de tôles froissées, rien de plus, mais rien de moins.

Nous faisions un tel vacarme que nous ne comprîmes rien à l'enlèvement de Cocteau. Il y eut des chaises renversées, des appels, des rires, plus loin des coups de klaxon. Cocteau se débattait en riant: «Mes amis! Mes amis! Où étiez-vous passés?» Ces amis qu'il avait fuis l'avaient retrouvé et le portaient en triomphe vers une vaste voiture découverte où beaucoup s'engoufrèrent avec lui. L'automobile démarra, suivie de deux autres, les phares grands allumés. Le convoi fit le tour de

la place dont les ombres virèrent et le manège désenchanté tangua encore quelques minutes avant de s'arrêter. On se dispersa dans le noir.

* * *

Nous nous réveillâmes pleins de courage. Je décidai de relancer ma troupe, laissant Mirvan aux mains des docteurs genevois.

Nous allions jouer ce soir à Thonon, où nous étions attendus depuis longtemps déjà. Nous sauterions Evian par manque de temps, puis filerions à la conquête de l'Italie. Cette réalisation de notre vieux projet emporta l'enthousiasme. Personne ce jour-là ne remarqua la disparition de notre ami Justin.

Pour moi, c'était la malchance qui continuait. Nous végétâmes à Thonon — salles demi-pleines, succès d'estime, bronchite de Galathée. Nous lâchâmes Labiche pour Dumas dont nous répétions depuis quelque temps *La Dame aux Camélias*. Nous avions renoncé sans nous l'avouer à l'Italie. Le départ de Justin nous avait retiré l'appétit. Pitoyables dans la comédie, nous fûmes misérables dans le drame, et la ptisie manqua nous tuer pour de bon dans l'amour que nous portions aux planches et à nos illusions.

Nous reprîmes alors un ancien succès, *Le Gendre de Monsieur Poirier*, de Augier. Cela nécessita des heures de répétition, l'acquisition ou la réfection de décors. Nous soufflâmes sur notre ancien enthousiasme: *Le Gendre de Monsieur Poirier* prenait mal. Nous étions là de notre travail ingrat quand nous lûmes dans la presse que le Musée Grévin avait été cambriolé: on avait volé le personnage de cire représentant Cocteau! J'imaginais sans peine les glaces brisées, les glaces par lesquelles, une fois de plus, circulait le poète. Quel maniaque, quel fou avait fait cela? Un pari stupide? Les jours suivants, le ton de la presse monta. Messieurs les journalistes eurent des bonheurs d'écriture à la Cocteau. Ils employèrent des formules marquées de son sceau. Toute la France parlait du nez, à toute vitesse, dans un style inimitable et à prodige — mais à la portée de tous, pour un temps. Je songeai à une vaste répétition générale pour la mort de Cocteau. A cette époque paraissaient dans *Ce Soir* des articles du poète: il ne fit nulle mention de ce scandale, de ce miracle, de ce nouvel encombrement dans lequel on voulait le ficeler. Il n'y était pour rien, n'est-ce pas?

Nous promenâmes *Le Gendre de Monsieur Poirier* tout au long du Rhône sans aucun plaisir et nous nous trouvions à Avignon quand nous reçumes un câble de Justin: il arrivait.

La pièce se rôdait. A Avignon, les gens réagissaient mieux qu'ailleurs. Nos spectacles commencèrent d'attirer le monde. Entre nous, l'atmosphère se détendait. Nous avions retrouvé du goût au travail. Nous nous mêmes alors en quête d'une mascotte et un petit chat perdu, innocent du destin dont nous le coiffions, accepta le rôle. La chance semblait à nouveau nous sourire. La salle que nous avions louée s'avéra trop exiguë. Justin put assister à un spectacle bien huilé, entendre les réactions d'un public touché par la grâce et goûter nos rappels et notre triomphe. La troupe reprenait le vent, nous allions partir pour de bon. Mirvan nous téléphona qu'il allait mieux: il nous rejoindrait à Marseille dans quinze jours.

Le banquet que nous fimes alors célébra le retour de Justin, la résurrection de Mirvan, le départ enrubanné de notre galère pétaradante d'applaudissements.

A la nuit, Justin nous emmena dans son hôtel dont le luxe nous éblouit. Il nous laissa entendre qu'il connaissait des gens à Paris, et qu'il avait «travaillé». Nous ne lui en demandâmes pas davantage. L'ascenseur nous monta au septième étage (sept, le chiffre de la chance) et nous nous assîmes en rond, sur le tapis, face à une caisse de bois. Justin, grave, tout rire ravalé, frappa les trois coups sur la caisse et... nous vîmes la caisse ouverte. Le Cocteau de cire, assis par terre, comme nous, ses mains osseuses autour des genoux, le Cocteau volé nous attendait.

Nous nous jetâmes dans les bras les uns des autres: nous avions notre mascotte! Justin était allé, au prix de quelques démarches, demander cela à ses amis habitués des coups dans les banques et les bijouteries. Nous lui devions notre chance revenue. Justin laissa alors libre cours à son rire retenu trop longtemps et son rire tombait de travers dans nos larmes de joie. Notre mascotte était la seule mascotte qui nous garantît de passer partout, à travers tous les mirages, toutes les déceptions, à travers les pannes sèches et les environs, la seule qui nous garantit un équilibre à vie!

Nous nous accroupîmes à nouveau devant la figurine de cire et Cocteau, infiniment plus pâle que le vif, Cocteau nous regardait le regarder.

P.-Ph. C.

Musiques de Romandie

C'est fête aujourd'hui! La musique défile, tambours en tête et panaches au vent.

Le spectateur habituel distingue aisément fanfares, harmonies et brass bands. Mais chacun aimera en savoir un peu plus sur ces «Musiques de Romandie» qui animent le pays depuis près de deux cents ans: leur origine, leur identité, leur devenir.

En somme, les trois questions fondamentales de tout être vivant, de tout mouvement.

Les musiciens eux-mêmes y ont souvent répondu mais, faute de temps et de moyens, ils n'ont jamais dépassé le cercle local ou cantonal.

Cet ouvrage a voulu le faire. Pour eux. Avec eux.

Il parcourt la partition de toute la Romandie, de la Révolution à l'aube du XXI^e siècle. Il était temps de laisser ce témoignage, avant que souvenirs et documents soient submergés par le foisonnement d'une époque où l'information est reine.

Les musiciens ont revêtu leur uniforme, le directeur lève sa baguette. Le concert va commencer.

C'est celui des «Musiques de Romandie». Ecoutez-le.

Charles-Henri Bovet et Dominique Curchod sont les auteurs de ce beau livre richement illustré.

Editions P.-M. Favre, Lausanne.

Le Coup de Fourchette

Entièrement revue, encore enrichie, la nouvelle édition du guide gastronomique *Le Coup de Fourchette*, édité par le journal *24 Heures*, est sortie de presse.

L'ouvrage, qui comptait 240 adresses dans sa version précédente, en propose désormais 275. Tous les établissements ont fait l'objet d'une nouvelle visite. Une cinquantaine d'entre eux, qui ne correspondaient plus aux critères du guide, ont été supprimés. Ils ont cédé la place à 80 nouvelles découvertes intéressantes... *Le Coup de Fourchette* propose, en outre, un choix d'adresses «méritant le détour» en Suisse alémanique et au Tessin.

Afin de faciliter au maximum les recherches, *Le Coup de Fourchette* offre quatre répertoires à ses lecteurs: un



index régional, une liste alphabétique des localités, une liste par type de cuisine et une sélection de grandes tables.

Une attention toute particulière a été prêtée à la présentation des textes et des informations pratiques (jours d'ouverture, vacances, etc.). L'utilisateur bénéficie ainsi d'un ouvrage qui lui rendra de précieux services dans ses recherches gourmandes.

Le Coup de Fourchette, édition N° 6. Prix Fr. 24.—. En vente à *24 Heures* et dans les principaux kiosques et librairies.

452 Longs-Métrages

Le Film Institut de Berne publie un nouveau catalogue

Le Film Institut FI, Cinéma scolaire et populaire suisse à Berne, vient de publier la 8^e édition (384 pages) de son catalogue spécial *Films à Scénario*. Avec un choix de 452 titres, ce catalogue est le plus important jamais publié en Suisse pour des longs-métrages en format 16 mm.

Une conception aisée a été choisie. Chaque long-métrage est présenté sur une page complète avec résumé du film et illustrations. Dans l'appendice après les longs-métrages se trouve une liste de courts-métrages se prêtant particulièrement bien à la projection en avant-programme.

Invalidité et Révision des Rentes d'Invalidité

Un jeune juriste, Jean Fonjallaz, vient de présenter sous ce titre, à l'Université de Lausanne, une thèse de droit que publient les Editions Payot.

Après une brève évocation de la sécurité sociale en général, où apparaît la grande diversité helvétique en ce domaine, l'auteur analyse la notion même d'invalidité, avant de poser les bases de la discussion sur la révision des rentes.

Jean Fonjallaz aborde en outre les points qu'il est indispensable de bien connaître en vue d'une révision de la rente: la réadaptation, l'évaluation du degré d'invalidité, la naissance et l'extinction du droit.

L'ouvrage comporte des annexes fort utiles pour les praticiens, reproduisant les dispositions de la législation sociale suisse, une liste des lois régissant le système et une abondante bibliographie.

1 vol. broché, 128 pages.
Editions Payot, Lausanne, Fr. 21.50.